

(Communication faite au Colloque international « Monde malais-Monde indo-chinois », Kuala-Lumpur, 1995)

**L'INVASION DE LA PENINSULE MALAISE PAR LES BIRMANS  
EN 1785-1786 ET LA CHUTE DE LA DYNASTIE MALAISE  
DE PATTANI**

Gilles Delouche

Dès l'émergence, face à la décadence khmère, du pouvoir des Thaï dans la plaine centrale de l'actuelle Thaïlande, une ambition à la suprématie sur la Péninsule malaise s'est manifestée clairement. Sans que l'on puisse préciser sous quelle forme cette ambition se montra d'abord<sup>1</sup>, la stèle du roi Rama Khamhæng – et nous n'évoquerons pas ici les controverses plutôt sujettes à caution sur son authenticité – semble bien nous montrer que le troisième monarque de la dynastie de Sukhodhay affirmait son pouvoir jusqu'à l'actuelle Singapour : "Il a conquis (...) Si Thammarat jusqu'à la mer qui marque la frontière"<sup>2</sup>. Cette conquête de la péninsule par Sukhodhay nous paraît particulièrement sujette à caution, puisque nous penchons aujourd'hui pour une conquête par le royaume thaï de Phetchaburi<sup>3</sup> ; il n'empêche qu'il s'agit bien de la mainmise de Siamois sur l'ancien Tambralinga. L'intérêt des Siamois pour la Péninsule s'est également montré clairement dans leurs rapports de suzeraineté avec le Sultanat de Malacca, jusqu'à sa prise par d'Albuquerque en 1411.

Il paraît difficile de juger de l'époque à laquelle les premiers rapports entre Pattani et les Siamois. Nous rappellerons cependant ici un fait trop souvent tenu à l'écart et qui pourtant nous donne une indication intéressante sur leur origine possible. En effet, un *Dit*, mi historique mi légendaire, la *Chronique de la grande relique de Nakhon Si Thammarat*, nous expose l'organisation politique de ce royaume, héritier du Tambralinga, telle qu'elle existait à la fin du XIIe siècle, soit une centaine d'années avant qu'il ne tombe sous la suzeraineté des Siamois. Elle est désignée sous le nom de Naksatra, sans doute d'origine mône<sup>4</sup>, et associe chacune des douze villes vassales à l'un des signes désignant les années du calendrier duodénaire : dans ce système, Pattani correspond à l'année du Buffle<sup>5</sup>. On voit donc, dans un tel contexte, comment les Siamois, après qu'ils eurent pris le contrôle de Nakhon Si Thammarat, purent

<sup>1</sup> Rappelons que certains "Dits" se rapportant à l'actuelle Nakhon Sri Thammarat qui, héritière du Tambralinga, était un moment passé sous le joug khmer, le "Tamnan Møang Nakhon Sri Thammarat" et du "Tamnan Phra That Møang Nakhon Sri Thammarat" font état, dès 1292-1295, de monarques thaï dans cette ville. Phumisak (Chit), *Sangkhom Thay lum Mænam Chao Phraya Kon Samay Krung Si Ayudhya*, Bangkok : May Ngam, 1983, p. 167.

<sup>2</sup> Cœdès (George), *Recueil des Inscriptions du Siam*, Bangkok : Vajiranâna National Library, 1929, I, p. 48.

<sup>3</sup> Notre opinion est essentiellement étayée sur deux faits rapportés par les textes chinois. En effet, *L'Histoire des Yuan* fait état, au sixième mois de l'année 1294, de l'arrivée d'une ambassade du *kan-mou-ting* de *Pi-tch'a-pouli*, dont on comprend qu'il s'agit du *Kamrateng* (titre royal khmer utilisé par les rois thaï) de Phetchaburi, auquel il est enjoint de cesser de massacrer les *Ma-li-yu-eul* – les Malais (Cf. Paul Pelliot, *Deux itinéraires de la Chine en Inde*, BEFEO IV, p.242). Or, au septième mois de cette année, la même source indique que l'Empereur a exigé du roi de Sien (Siam) de se présenter devant lui (Id.). Nous en déduisons que le *Kamrateng* de Phetchaburi n'est pas Rama Khamhaeng, roi de Sukhodhay.

<sup>4</sup> Ce système est exposé dans le *Lokasiddhi*. Cf. Luce (G.H.), *The Cambodian (?) Invasion of Lower Burma : A Comparison of Burmese and Talaing Chronicles*, Journal of the Burmese Research Society, Vol. XII, Part I, 1922, pp. 39-45.

<sup>5</sup> Claude Jacques, dans la communication qu'il a proposée au IIIe Symposium franco-thaï tenu à l'Université Silpakorn (Bangkok) en 1998, intitulée *Funan, Zhenla, Srîvijaya*, émet l'hypothèse que l'ensemble formé par Nakhon Si Thammarat et ses douze villes vassales pourrait représenter ce qui reste, dans cette partie de la Péninsule, de l'union des états au sein de Srîvijaya.

entrer en contact direct avec Pattani et revendiquer une suzeraineté bien souvent contestée, comme on le sait.

Une autre trace de l'ancienneté de cette suzeraineté siamoise sur Patani peut se trouver dans les pérégrinations du fondateur de Malacca, Parameçvara<sup>6</sup> qui, après la mort de Hayam Huruk en 1389, se révolta et se réfugia à Tumasik (Singapour) dont il tua le gouverneur malais, lequel aurait gouverné au nom d'un vassal du Siam, vraisemblablement Pattani<sup>7</sup>.

Cette ancienne relation existant entre Pattani et les Siamois, d'abord du royaume de Sukhodhay puis, après sa montée en puissance, du royaume d'Ayudhya n'est en fait que rarement évoquée dans les Annales siamoises. Une première affaire mérite cependant que nous nous y attardions quelque peu. En effet, en 1563-1564, si l'on en croit *Les Annales de Krung Si Ayudhya* dans leur version dite de *Luang Prasœt*<sup>8</sup>, le roi birman de Pégou, Bayinnaung (1551-1581) amène ses troupes au Siam pour ce qu'il est convenu de nommer le second siège d'Ayudhya ou encore la Guerre des éléphants blancs : "En l'an 925 de la petite ère siamoise, année du Porc, le douzième mois, Sa Majesté le roi Hongsaniphat (Bayinnaung) fit descendre une armée. Parvenu au dimanche, neuvième jour de la lune décroissante du douzième mois, le roi de Hongsa (Pégou) s'empara de la ville de Phitsanulok. Cette fois-là, dans la ville de Phitsanulok, le riz enchérit jusqu'à valoir un baht les trois sat (60 litres environ). D'autre part, de nombreuses personnes moururent de la variole. Après cela, le roi de Hongsa s'empara de toutes les villes du Nord. Ensuite, il fit descendre son armée jusqu'à Ayudhya. Cette fois-là, le camp d'Ayudhya alla faire des offres de paix, et les deux monarques échangèrent des serments sur l'eau sacrée, dans le district de Phra Méru, puis le roi de Hongsa demanda à emmener le fils du roi, Phra Ramesuan, et quatre éléphants blancs à Hongsa."

Ce que ne disent pas ces lignes, c'est que le résultat de cette négociation qui paraît si civile fut la mise d'Ayudhya sous la vassalité birmane, que le roi siamois fut contraint à se faire moine, et que c'est un autre de ses fils qui fut intronisé par Bayinnaung à sa place<sup>9</sup>. Ceci ne durerait pas longtemps puisque bientôt les Siamois allaient relever la tête et que, secouant le joug birman, ils allaient attirer sur eux les foudres de leur ennemi : le résultat en serait la première prise d'Ayudhya, en 1569. Quoi qu'il en soit, dans l'atmosphère de dangers régnant avant cette reconnaissance de vassalité, et dès 1563, le roi d'Ayudhya se vit dans l'obligation de faire appel à toutes les forces vives du royaume, mais aussi à celles de ses vassaux. Le problème est que, bien évidemment, et toute l'histoire de l'Asie du Sud-Est le prouve, dès que le suzerain voit sa puissance diminuer, ses vassaux tentent d'en profiter pour se rendre indépendants.

Le maître – ou plutôt la maîtresse - de Pattani<sup>10</sup> était de ceux-là : appelée au secours, elle semble être venue – par voie maritime évidemment – mais avec d'autres intentions ; en effet, si nous nous tournons vers la suite des *Annales de Krung Si Ayudhya* dans leur version dite de *Luang Prasœt*, pour l'année 925, nous pouvons lire : "Cette année-là, Phraya Si Sultan Phraya Tani vint pour apporter du renfort et entra alors en rébellion. Ses gens pénétrèrent dans

<sup>6</sup> Cf. Van Stein Callenfels (P.V.), *The founder of Malacca*, J. Mal. Br. RAS., XV, 1937, p. 160.

<sup>7</sup> Coëdès (George), *Les états hindouisés d'Indochine et d'Indonésie*, Paris : De Boccard, 1964, pp. 441-442.

<sup>8</sup> Cette version, qui semble avoir été composée sous le règne du roi Naray (1656-1688), est généralement considérée comme l'une des plus fiables, à tout le moins pour la chronologie ; comme toute "histoire officielle", elle passe bien entendu sous silence beaucoup d'événements peu à l'honneur des rois d'Ayudhya. Nous en avons donné une traduction précédée d'une analyse critique. Cf. Delouche (Gilles), *Traduction de la version dite de Luang Prasœt des Annales d'Ayudhya*, Paris : Cahiers de l'Asie du sud-est n°25, INALCO, Paris, 1989 (31 pages).

<sup>9</sup> Cf., par exemple, Maung Htin Aung, *A History of Burma*, New York : Columbia University Press, 1967, pp. 119-120.

<sup>10</sup> Notons à ce sujet que traditionnellement, ce "maître" de Pattani, que les textes siamois, quand ils existent, appellent "Phraya Si Sultan Phraya Tani" était une femme choisie dans la famille princière, mais qu'elle ne pouvait être choisie que lorsqu'elle ne pouvait plus avoir de descendance. Cette pratique existait également dans certaines principautés de Sumatra.

le palais royal et, quand elle y fut entrée, Phraya Tani monta sur un éléphant blanc au milieu de la cour ; puis elle descendit de l'éléphant et se rendit à la place des exécutions ; les gens d'Ayudhya enfermèrent alors les gens de Tani dans une enceinte de cordes afin de les combattre, et les gens de Tani moururent en grand nombre mais Phraya Tani put s'enfuir à bord d'un bateau."

Le résultat le plus tangible de cette tentative de prise de pouvoir à Ayudhya est qu'un certain nombre des soldats de Pattani ayant échappé au massacre furent bien entendu réduits en esclavage et qu'on les installa sur des terres qui se trouvent aujourd'hui autour de ce qu'il est convenu d'appeler en français le "Temple de la Montagne d'Or", à proximité d'Ayudhya : ils sont les ancêtres des paysans musulmans qui y vivent encore, et dont le langage, bien que totalement siamisé, comporte pourtant (c'est le cas des termes de parenté par exemple) de nombreux traits du dialecte malais du Sud de l'actuelle Thaïlande ; nous ne parlons pas, bien sûr, de tout le vocabulaire religieux. Ils auront par la suite quelque influence sur la vie du royaume, puisqu'ils seront les fers de lance des révoltes successives dites des "Macassars".

Ce seul exemple nous montre à quel point la suzeraineté siamoise était mal supportée par Pattani ; sans vouloir spéculer sur les raisons d'une telle réticence, on peut au moins avancer d'une part un problème d'appartenance linguistique sinon ethnique et d'autre part un problème religieux. À chaque fois que, comme en 1563-1564, les événements pouvaient permettre de donner à Pattani une raison de se défaire de sa vassalité par rapport à Ayudhya, nous avons en effet assisté à une telle tentative. C'est par exemple ce qui s'est passé à partir de 1632 : nous sommes à une charnière de l'histoire d'Ayudhya puisque le roi Prasat Thong (1629-1656), après s'être débarrassé d'un trop jeune roi, prend le pouvoir. La Reine de Pattani prend alors un parti légitimiste, et refuse d'envoyer le tribut. Prasat Thong envoie successivement deux armées pour la ramener dans sa suzeraineté, sans aucun succès. Il faudra attendre 1636, alors qu'une nouvelle expédition se prépare, pour que, sous l'influence des Hollandais de la VOC, pour lesquels le port de Pattani était certes essentiel, mais que ne l'étaient pas moins les accords quasiment léonins passés avec Ayudhya, la Reine de Pattani accepte d'envoyer à nouveau le tribut<sup>11</sup>.

On ne s'étonnera donc pas que, dès la seconde prise d'Ayudhya en 1767, Pattani se sépare *ipso facto* du suzerain siamois, et réussit à demeurer totalement libre jusqu'en 1786, sous le règne de Rama Ier (1782-1809), fondateur de l'actuelle dynastie. Cependant les guerres qu'avait menées le roi Taksin (1767-1782) tout au long de son règne pour chasser les Birmans et pour restaurer le royaume de Siam dans ses limites antérieures lui avaient permis de reprendre Nakhon Si Thammarat, dont l'ancien gouverneur s'était proclamé indépendant, dès 1769<sup>12</sup>. Cette "reconquête" impliquait sans doute dans l'esprit du monarque comme dans celui de son successeur le fait que tous les anciens vassaux de la région retombaient sous leur suzeraineté, y compris Pattani, bien entendu. Cependant, une étude attentive des différentes versions des annales, tant de l'époque de Thonburi que des premières années du règne de Rama Ier montre qu'il n'est pas fait mention d'un tribut quelconque qu'eût versé Pattani au pouvoir central.

Pattani va réapparaître dans l'histoire du Siam avec la grande invasion birmane de 1785-1786. Le monarque birman, Bodawpaya (1782-1819) décide en effet de reprendre la politique menée par son frère Hsinbyushin (1763-1776) à l'égard du Siam. Il met alors sur pied un plan très ambitieux, consistant à prendre la plaine centrale du Siam en tenailles en attaquant

<sup>11</sup> On se souviendra en effet que la compagnie hollandaise avait réussi à s'assurer quasiment du monopole du commerce extérieur du Siam, et que le port de Pattani lui était ouvert depuis le premier traité signé à la suite de l'ambassade envoyée par Ayudhya auprès du Stathouder Maurice de Nassau (1609). Un autre traité fut d'ailleurs signé en 1619 après la bataille navale ayant opposé Anglais et Hollandais au large de Pattani, justement.

<sup>12</sup> Sur les circonstances de la reprise de Nakhon Si Thammarat par le roi Taksin, on consulera De Fels (Jacqueline), *Somdet Phra Chao Taksin Maharat, le roi de Thonburi*, Thèse de IIIe cycle, Paris : Université de la Sorbonne Nouvelle, 1976, pp. 150-153.

d'une part par le nord (royaume du Lan Na) et d'autre part par l'ouest (Passe des Trois Pagodes) ; pour barrer la route à tous les renforts pouvant venir des provinces et des vassaux du Siam dans la Péninsule malaise, il rassemble une armée d'environ six mille hommes à Merguy dont la moitié, par voie maritime, part attaquer Joncelang (l'actuelle Phuket) et l'autre, par voie terrestre, se dirige vers Chumphon, que l'on peut effectivement considérer, d'un point de vue stratégique, comme étant le "verrou" de la Péninsule<sup>13</sup>.

Chumphon tombe aux mains des Birmans qui brûlent la cité, et le gouverneur de Nakhon Si Thammarat, apprenant d'abord cette chute, puis l'attaque vers Joncelang, tente d'organiser la défense du Sud. Il requiert à cet effet les armées de Pattani, leur demandant de se porter au secours de Thalang, capitale de Joncelang. Ses requêtes demeurent sans effet, et Pattani fait la sourde oreille. A Thalang, cependant, la situation paraît désespérée puisque, lorsque l'armée birmane se présente devant les murs, le gouverneur meurt. Sa femme et sa belle-sœur galvanisent la population qui se porte, hommes et femmes confondus, au devant de l'armée birmane qu'elle force à lever le siège. Joncelang est libérée de l'invasion birmane, et l'hypothétique renfort de Pattani n'est évidemment plus nécessaire<sup>14</sup>. Mais la défection de ce que l'on croyait encore être un état vassal ne sera pas oubliée.

Le gouverneur de Nakhon Si Thammarat se prépare à faire front à l'attaque birmane, et se porte au devant de l'ennemi, qu'il attend à Tha Kham, sur l'embouchure de la rivière Tapi. Mais le général birman use d'un stratagème, utilisant des prisonniers siamois de Chumphon, fait croire au gouverneur que les deux armées du nord ont d'ores et déjà pris Bangkok : croyant dès lors qu'aucune aide ne peut être espérée en provenance de la capitale, il décide de se retirer de la ville et de se cacher dans les montagnes proches. Dans de telles conditions, les Birmans peuvent dès lors prendre Nakhon Si Thammarat très facilement. Ils se préparent alors à se diriger vers Patthalung et Songkhla dont les gouverneurs, apprenant la chute de Nakhon Si Thammarat, s'enfuient. Cependant, à Phatthalung, un moine bouddhiste organise la résistance et lève une armée de volontaires d'environ dix mille hommes qui se porte à la rencontre de l'armée birmane. Pendant ce temps, l'armée de secours envoyée par Bangkok et commandée par le roi du Palais de Devant<sup>15</sup> est arrivée à Chumphon et se porte vers Chaya où, prenant de vitesse les Birmans qui se sont retournés vers elle, elle les massacre en grand nombre. Les survivants refluent vers Krabi, sur la mer des Andaman, et le Siam péninsulaire se trouve libéré de l'attaque de Bodawpaya.

Les Etats malais se voient donc enjoins de revenir sous la tutelle de Bangkok. Le roi du Palais de Devant considère en effet qu'appuyé sur l'armée qu'il dirige, il peut les forcer à accepter la suzeraineté siamoise qu'ils ont rejetée depuis la chute d'Ayudhya, comme l'a clairement montré le refus de Pattani de se porter au secours de Joncelang. Il s'adresse donc aux monarques de Pattani et de Sayburi en leur donnant l'ordre d'envoyer des émissaires portant le tribut symbolique des fleurs d'or et d'argent. Pattani qui refuse de s'incliner est aussitôt attaquée et réduite : les canons qui, depuis de longues années, avaient tenu en échec tous les assaillants sont saisis et ramenés à Bangkok ; ils demeurent encore de nos jours, trophées de guerre, devant le Ministère de la Défense. Dans la foulée, Sayburi accepte de nouveau la suzeraineté de Bangkok, et les sultans de Trengannu et de Kelantan, qui n'avaient jamais été dans la mouvance d'Ayudhya, se hâtent d'en faire autant. La Reine de Pattani est détrônée, et le pouvoir de Bangkok la remplace par un autre membre de la dynastie. Cette personne n'est pas cependant reconnaissante à ceux qui lui ont donné le pouvoir puisque, dès 1789, elle incite – au milieu des troubles qui agitent le Vietnam en proie à la révolte des Tay

<sup>13</sup> Damrong Rachanuphap (Krom Phraya), *Thay Rop Phama*, Bangkok : Khang Witthaya, 1977, pp. 613-617.

<sup>14</sup> Kasemsri (Sængsom) & Phongphiphat (Nangwimon), *Prawatisat Samay Ratanakosin Rachakan Thi Nøeng –Rachakan Thi Sam*, Bangkok : Samnak Lekhathikan Nayok Rattamontri, 1980, pp.43-47.

<sup>15</sup> On se souviendra en effet que dans le système de gouvernement traditionnel siamois, hérité de l'époque d'Ayudhya, il y avait, à côté du monarque, un roi du Palais de Devant (cette institution demeurera jusqu'au règne de Rama IV) et un roi du Palais de Derrière (le dernier sera d'ailleurs celui qu'avait nommé Rama Ier à son avènement).

Son et à ses conséquences – les Vietnamiens à s'ingérer dans les affaires du Siam en Péninsule malaise. Mais le futur empereur Gia Long (1802-1820), qui ne se nomme encore que Nguyễn Anh, en informe immédiatement Bangkok. La réponse ne se fait pas attendre, Pattani est à nouveau attaquée et vaincue (les canons ne sont plus là...), et un fonctionnaire civil siamois est nommé gouverneur de ce qui fut, pendant des siècles, un état vassal certes, mais se voulant néanmoins autonome et gouverné de manière originale par une dynastie d'origine malaise.